

Aux prud'hommes, le dernier combat d'« Ali », recordman de l'intérim chez Kronenbourg  
Le Monde

Publié aujourd'hui à 02h39, mis à jour à 20h32

Lecture 9 min.

En près de trente ans chez le brasseur, à Obernai, ce sexagénaire a cumulé 177 contrats de courte durée. Son avocate poursuit l'entreprise devant les prud'hommes, tout en dénonçant une forme de discrimination. Une affaire sensible dans cette ville alsacienne où l'entreprise, très populaire, occupe une place centrale.

A l'usine, les autres avaient décidé de l'appeler « Ali ». Rabah Mekaoui a accepté le pseudonyme : il n'est pas du genre à se formaliser. « Un surnom, c'était peut-être plus facile pour eux », souffle cet ouvrier pudique, gêné d'évoquer la vie qu'il a partagée durant trois décennies avec ses camarades alsaciens sur les chaînes du brasseur Kronenbourg, à Obernai (Bas-Rhin). Dans la charmante petite ville, même son bouillant copain Bernard Schwartz – trente-six ans d'amitié – l'appelle « Ali ». Il ne pense évidemment pas à mal, lui, le costaud aux bras tatoués, cégétiste à la retraite, toujours prompt à se lever contre l'injustice.

En cette fin 2021, Bernard se tient aux côtés de Rabah, car celui-ci, ouvrier non qualifié, a entrepris d'exiger ses droits devant le conseil des prud'hommes de Saverne : une retraite égale à celle des autres. A 62 ans, cet homme dégarni à la mince stature de marathonien porte un trop lourd bagage professionnel, doublé d'un triste record : 177 contrats de courte durée au cours des vingt-sept années passées au sein de l'usine. Plus exactement : 161 missions d'intérim et seize contrats à durée déterminée (CDD), au fil d'un parcours à trous qu'il n'a pas choisi. Lui-même n'en veut à personne, insiste-t-il, mais « à 12 euros de l'heure, contre 17 euros pour les autres, sans l'ancienneté, j'ai perdu beaucoup ».

Ce jour-là, devant le conseil des prud'hommes, son avocate, Me Nicole Radius, accuse la société Kronenbourg, déjà condamnée pour de tels faits, d'« abus de contrats saisonniers ». Me Radius plaide la requalification d'une carrière en dentelle en un seul et solide contrat à durée indéterminée (CDI). La décision sera rendue le 1er février.

Les demandes du Monde pour interroger le directeur et visiter l'usine ont été refusées par Kronenbourg, au nom de la crise sanitaire. En attendant, l'ami Bernard n'en démord pas : « Ali, ils auraient dû l'embaucher. »

Boxes de stockage à l'usine Kronenbourg d'Obernai (Bas-Rhin), en 2014.

Boxes de stockage à l'usine Kronenbourg d'Obernai (Bas-Rhin), en 2014. PATRICK HERTZOG / AFP

« Ils », les dirigeants de Kronenbourg, ce monument du patrimoine alsacien, né en 1664. Avec ses 800 salariés, le site brassicole d'Obernai est le premier d'Europe. Une bière sur trois consommée en France sort de ses chaînes – soit 700 millions de litres par an –, de jour comme de nuit. Il faut dire que le lieu, exceptionnel, garantit un accès à l'eau, puisée dans la nappe phréatique. C'est après une minutieuse prospection que Jérôme Hatt, l'héritier du fondateur de l'entreprise, avait choisi cet emplacement, en 1969. A l'époque, l'heure de la prospérité sonne pour Obernai. Bernard Fischer, enfant du pays et maire (diversenfant du pays et maire (divers droite) de cette commune de 12 000 habitants depuis deux décennies, en garde un souvenir ému : « En offrant d'un coup 1 000 embauches, elle crée alors un tel

appel d'air qu'il n'y a plus un mécanicien dans les garages alentour, tout le monde s'engage à la brasserie. »

« C'est l'eldorado »

Les saisonniers restent longtemps indispensables au cycle de la bière : les brasseurs produisent et stockent l'hiver ; ils vendent l'été. Kronenbourg recrute des lignées de paysans alsaciens, arboriculteurs ou viticulteurs, décidés à compléter leurs revenus en prêtant leurs bras durant la période hivernale ou en sacrifiant leurs nuits.

Dans les années 1980-1990, pour ceux qui alternent neuf mois d'usine et trois mois de chômage avec de copieux revenus, « c'est l'eldorado », rappelle le syndicaliste Bernard Schwartz, ouvrier pendant vingt-trois ans. « Les gens étaient si heureux que beaucoup gardaient la salopette au logo Kronenbourg durant le week-end. » La brasserie ? « Une famille. » Le père, le fils, le voisin... « Les chefs d'équipe n'hésitaient pas à sortir 1 000 francs du tiroir pour t'aider à réparer ta voiture. »

Rachetée par le danois Carlsberg en 2008, la marque bascule dans la mondialisation. « Comme toutes les entreprises, Kronenbourg emploie des personnels flexibles. Nous menons une bagarre syndicale pour transformer les contrats précaires », souligne Brigitte Perret, la déléguée CGT, majoritaire chez les ouvriers.

La consommation française bat aujourd'hui son plein, à coups de bières de Noël, de cuvées de printemps, d'éditions spéciales. La production résiste aux assauts des crises, la soif des amateurs à l'hiver. Bref, la saisonnalité s'efface. « Le marché se développe très rapidement. La brasserie, arrivée à pleine capacité, peut produire des brassins variés tout au long de l'année », assure Philippe Collinet, le directeur de la communication.

Lire aussi (1964) : Brasseurs de père en fils depuis 1664 LA FAMILLE HATT CÉLÈBRE LE TROISIÈME CENTENAIRE DE LA BRASSERIE KRONENBOURG

A la production – « en bas », disent les travailleurs, par opposition aux bureaux du « haut » –, le travail demeure usant, sous le régime des trois-huit, dans le vacarme des verres qui s'entrechoquent sur la chaîne. On y soulève toujours des fûts de 30 à 50 kilos.

Mais l'entreprise, modernisée, garde une réputation sociale, innovante. Le maire entend souvent parler des intérimaires qui aimeraient bien la rejoindre définitivement. On se bouscule toujours à la porte. En interne, il se dit qu'un jeune qui entre peut construire sa maison et devenir propriétaire en cinq ans. C'est ainsi : la brasserie continue d'attirer, et elle assume l'image du célèbre « adjudant Kronenbourg », le beauf musclé dessiné autrefois par Cabu. En 2014, la direction avait reproduit sans crainte sa bouille furieuse dans l'album des 350 ans de l'entreprise. Un anniversaire mémorable, « une énorme manifestation marquée par la fierté de tous ceux qui ont travaillé chez Kronenbourg », résume le maire.

Le CDI de la discorde

Rabah « Ali » Mekaoui n'a jamais quitté « l'atelier fûts », où les gros contenants sont nettoyés et reconditionnés. « Beaucoup ne veulent pas venir à cause de la soude utilisée pour le nettoyage, elle brûle les yeux », raconte-t-il. Une seconde d'inattention et la pression d'un vieux bidon peut aussi vous arracher une main. Sur la chaîne, Rabah a aussi tenu

divers postes en remplaçant des salariés en congés : cariste, conducteur de zone de conditionnement, mécanicien machiniste, électricien.

A l'usine Kronenbourg d'Obernai (Bas-Rhin), en 2014.

A l'usine Kronenbourg d'Obernai (Bas-Rhin), en 2014. PATRICK HERTZOG / AFP

Au cours de la seule année 2004, il a ainsi travaillé de janvier à décembre sous couvert de missions saisonnières. Il a traversé aussi toute l'année 2013 avec quarante et un contrats de quelques jours. En 2014, il en a signé trente-trois...

« Chacun le connaissait, souligne son avocate. Il a été loyal. Pendant près de trente ans, M. Mekaoui ne savait pas si sa mission allait être renouvelée la semaine suivante. Il ne connaissait pas le terme précis de ses contrats. Il ne s'est jamais mis en arrêt maladie, n'a jamais pris de congés, de peur de ne pas être repris. Cette situation très précaire a eu un impact sur sa santé, la qualité de ses relations familiales. » Le père de famille confie : « Ma femme m'a dit que je ne pouvais rien construire. Je n'ai jamais pu prendre un crédit pour acheter la maison. »

Lire aussi (2014) : Kronenbourg vit au rythme de l'internationalisation de Carlsberg  
Devant les prud'hommes, l'avocat de Kronenbourg, Me Emmanuel Andréo, a rétorqué que Rabah Mekaoui n'était qu'un « salarié saisonnier, comme le prévoit la convention collective, et qui a demandé, lors de son départ en retraite, qu'on lui fasse une fleur, un cadeau ». Selon lui, ce « dossier tellement isolé au fin fond de l'Alsace » ne saurait intéresser quiconque.

En réalité, Rabah Mekaoui ne voulait pas la retraite ; il aurait aimé travailler jusqu'à ses 62 ans. En 2019, ce sont ses amis, des anciens de l'usine, qui le convainquent d'engager une avocate pour demander un CDI. Aussitôt fait, Kronenbourg lui signifie qu'il ne sera plus réemployé. La direction lui propose alors 20 000 euros pour solder leur longue relation, ce qu'il refuse. A 60 ans, donc, Rabah Mekaoui quitte définitivement Kronenbourg pour s'inscrire à Pôle emploi. Dans le même temps, il divorce. L'aboutissement d'une histoire personnelle qui a commencé du temps de l'Algérie française.

La famille Mekaoui est originaire de Bejaïa, en Kabylie. Ses parents quittent l'Algérie après la seconde guerre mondiale pour s'installer à Berlin, où Rabah naît Français, en 1959. Son père, militaire, fait alors une carrière dans les transmissions. Mais le sous-officier finit par quitter le domicile conjugal et ses cinq enfants pour se remarier avec une Allemande d'origine polonaise. Ils vont s'installer en Alsace, où il devient contrôleur aérien. Rabah le rejoint à l'âge de 16 ans à Obernai et, après un service militaire à Altkirch, commence à travailler dans les usines de la région : Knorr, Unisabi, puis « Kro ».

L'enquête de la Défenseure des droits

Au « groupe 55 », où il débute dans les années 1990, on remplit les bouteilles de 33 cl et de 25 cl. Le chef d'équipe, un Italien qui l'apprécie, lui parle vrai : « Je ferai tout pour qu'ils t'embauchent, mais je ne pense pas qu'ils vont le faire. » Rabah apprend à se faire discret. « On m'a conseillé de ne pas réclamer pour ne pas être viré. Quand les intérimaires montaient au syndicat pour ouvrir leur gueule, ils n'étaient plus là la semaine suivante. » La CGT confirme la difficulté : « Nous avons toujours proposé aux précaires de monter un dossier aux prud'hommes, mais ils refusaient par peur de perdre leur CDD ou leur mission d'intérim. »

« Sale Arabe », « L'Arabe, ce fainéant », « Bougnoule » : voici ce que Rabah Mekaoui affirme avoir entendu pendant près de trente ans. « Terroriste » aussi, plus récemment. « J'en rigolais », répète-t-il. Depuis les attentats des années 2000, appuie son ami Bernard, « c'est devenu pire pour les Maghrébins. A la brasserie, ils ont été remplacés par des Turcs ».

Saisis par huissier à la demande de Me Radius, les registres du personnel de Kronenbourg révèlent qu'aucun ouvrier portant un nom à consonance maghrébine n'a rejoint la production entre 2012 et 2020, parmi les 271 recrutés en CDI. Pour l'avocate, le dossier Mekaoui ne se résume donc pas au droit des contrats : c'est aussi une affaire de discrimination, qui l'incite à réclamer 206 000 euros de réparations et pour laquelle la Défenseure des droits a ouvert une enquête.

A la brasserie, « en bas », dire « toi l'Arabe » n'est pas une insulte, decode Bernard Schwartz. Au contraire de « souj araawer », « cochon d'Arabe » en alsacien. D'après luice n'est pas du racisme à la Le Pen. C'est l'Alsace aux Alsaciens. Un racisme latent ». Ainsi, comme « on ne sait jamais », Rabah n'a demandé qu'une fois un CDI, par écrit, en 2013. La direction a écarté sa candidature « malgré tout l'intérêt qu'elle représent[ait] ».

Lire aussi: Elles veillent sur la « Kro » : Céline, Laurence et Sylvie, trois maîtres-brasseuses sous pression

« Faux, a tonné l'avocat de l'entreprise au sujet des accusations de discrimination. On n'a jamais entendu parler de la moindre affaire. Des responsables syndicaux ont témoigné leur solidarité auprès de leur société. » De fait, « M. Mekaoui ne s'est jamais plaint », ont écrit les délégués Bertrand Rose (Force ouvrière) et Mohamed Gherairi (CFDT), respectivement cadre commercial et informaticien. Les années ont filé, et l'ouvrier n'a pensé qu'à une chose : ne pas perdre sa chance, encore moins celle des quatre fils qui portent son nom et qui ont fait leur trou dans la région. « "Sale Arabe", il faut que tu l'acceptes, précise-t-il. Je n'aurais rien gagné à me battre, et eux, ils auraient applaudi de me voir partir. On me disait que j'étais le plus intelligent des Arabes parce que je riais de tout ça. »

Depuis son appartement, il a vue sur les hauteurs du mont Sainte-Odile, patronne de l'Alsace. Nul ne pourra lui ôter de la bouche « le goût magnifique de la 1664 sortie toute fraîche de la tireuse, avant sa pasteurisation ». Le garçon parti de Berlin est devenu grand-père et montre une photo, un petit-fils superbe aux yeux bleu profond. « Enfant, je parlais allemand, et moi aussi j'étais blond... Maintenant, j'ai l'air d'un étranger », s'amuse-t-il. Cette fois, franchement.

Par Nathalie Guibert

Publié aujourd'hui à 02h39